

Compiègne, le 10 juin 2025
Dossier de presse



Nouvelle exposition

Bizarries

Objets insolites des réserves du château de Compiègne

A partir du 27 juin 2025

Le Château de Compiègne a le plaisir de présenter sa nouvelle exposition *Bizarries. Objets insolites des réserves du château de Compiègne*, dans le cadre prestigieux de la salle des Gardes et de l'antichambre double. Le château poursuit à cette occasion le cycle d'expositions temporaires *Trésors méconnus* initié en 2022, visant à dévoiler au public des objets de ses collections demeurés en réserve depuis de nombreuses années.

Les réserves du château de Compiègne regorgent d'objets bizarres, insolites, inattendus, curieux à plus d'un titre. Cet état de fait, partagé par tous les musées, est d'autant plus prégnant à Compiègne, château et donc lieu de vie et de travail de milliers de personnes qui s'y sont succédé depuis le XVIII^e siècle. Souverains, courtisans ou invités, domestiques, concierges, gardiens, ou conservateurs y ont chacun apporté leur marque. Au-delà des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture ou de mobilier que le visiteur s'attend à trouver en visitant un château, ses réserves, ses zones de stockage, ses infinis couloirs et recoins fermés au public recèlent les traces de leur passage. On y trouve pêle-mêle des outils liés à l'entretien du château, des vestiges de la vie quotidienne de ses habitants, des objets aux usages oubliés, des dons d'œuvres inattendues ou encore d'anciens dispositifs muséographiques, autant d'émouvants témoignages de la longue histoire du château au fil des siècles. L'idée de cette exposition est née de la volonté de mettre en valeur ces objets qui s'intègrent difficilement au parcours habituel du château et à ses grands décors historiques, en créant l'occasion de les présenter pour la première fois au visiteur. L'écrasante majorité des œuvres de cette exposition est donc montrée pour la toute première fois.

Bizarre ?

Ces objets hétéroclites, que ce soit par leur époque, leur usage, leur aspect ou leur provenance, ont tous un point commun, à savoir leur caractère de bizarrerie. Aussi subjective soit la notion, chacun de ces objets est susceptible de surprendre le visiteur par sa présence même au château et de le faire se poser une multitude de questions : de quoi s'agit-il ? À quoi servait cet objet ? Que représente-t-il ? Comment est-il fabriqué ? Qui a bien pu en être l'auteur ? Comment ou pourquoi s'est-il retrouvé ici ? Pourquoi avoir souhaité le conserver ?

Si le parcours de l'exposition se veut assez libre afin de donner l'occasion au visiteur de découvrir ces « bizarreries » au hasard de son cheminement, et ainsi de se laisser surprendre, quelques étapes le jalonnent.

Un témoignage de trois siècles de vie au château

Une première section de l'exposition est consacrée aux objets qui témoignent directement de l'histoire du château de Compiègne : depuis l'Ancien Régime (par exemple une girouette qui provient de ses toitures), à sa transformation en Prytanée militaire au début du XIX^e siècle (une cocotte en papier laissée par un élève distrait) jusqu'au XX^e siècle. Les guerres napoléoniennes, la guerre franco-prussienne de 1870 et surtout les deux Guerres mondiales ont en particulier laissé de nombreux vestiges entre les murs du château, tels un livre enfoncé par un boulet de canon au Premier Empire, une ailette de torpille allemande écrasée sur la galerie de Bal en 1918, ou un dessin réalisé par un Poilu en convalescence au château. Une autre catégorie d'objets illustre quant à elle l'inlassable entretien du château, et qui a motivé l'emploi des outils les plus modernes en leur temps, à l'image de l'un de tous premiers aspirateurs produits dans les années 1900. D'autres enfin témoignent des surprenantes tentatives des régisseurs et conservateurs du château au XX^e siècle pour en conserver certains vestiges épars, aboutissant à des résultats aussi insolites qu'une planche à clous ou que des chutes de toiles peintes fixées ensemble, qui évoquent certaines créations de l'*arte povera*.

Objets insolites

La seconde section, qui est aussi la plus vaste, est constituée d'une grande variété d'objets insolites à différents titres. La bizarrerie des formes exubérantes illustre notamment le goût du Second Empire, période-clé des collections et de l'histoire du château, pour la surcharge décorative. On y trouve des meubles néo-Renaissance très recherchés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ou encore un fauteuil en marqueterie incrusté de porcelaines chinoises. D'autres objets illustrent des usages totalement oubliés aujourd'hui, voire de folles inventions ayant quasiment valeur d'*unica* : ainsi d'une « cafetière aspiratoire » présentée à l'Académie impériale de médecine en 1864, d'un prototype de tente militaire brevetée en 1867, ou encore d'un grand-bi destiné à être utilisé sur la glace. Enfin, une catégorie d'artefacts étonne avant tout par leur nature en décalage avec les collections que l'on peut attendre dans un musée, et témoigne des drôles de trajectoires qu'empruntent parfois les objets de la guerre de 1870 jusqu'à nos réserves : c'est par exemple le cas d'un biscuit prussien, conservé dans son emballage d'origine.

Séries

La dernière section de l'exposition est composée d'une succession de trois séries. Le visiteur peut découvrir une armoire remplie de pots de nuit accumulés sur plusieurs étagères, restitution fidèle de leur disposition dans les réserves du château depuis la fin du XIX^e siècle. Cet amoncellement renvoie à la réalité de l'utilisation du château de Compiègne il y a 150 ans, où étaient reçus les invités de Napoléon III et Eugénie comme dans un hôtel de luxe. Une autre série, bizarre en ce qu'elle témoigne d'un goût décoratif et d'une démarche que l'on peut avoir du mal à comprendre aujourd'hui, est composée d'une accumulation de portraits peints ainsi que de figurines de chiens, œuvres ayant toutes appartenu à la comédienne Hortense Schneider (1833-1920), véritable vedette du Second Empire. Enfin, une série de versions du portrait du Prince impérial par le sculpteur Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875), en bronze, terre cuite, plâtre ou biscuit, en pied ou en buste et de toutes les tailles, illustre à la fois une stratégie de propagande impériale par la diffusion de la figure de cet enfant et la réalité de nos collections, où les effigies du Prince sont omniprésentes car systématiquement acquises sans discrimination et accumulées au fil des dons par les conservateurs du château au XX^e siècle.

Commissariat de l'exposition :

- **Rodolphe Rapetti**, commissaire général, Conservateur général du Patrimoine – Directeur des Musées et domaine nationaux des Châteaux de Compiègne et Blérancourt,
- **Clémence Raccah**, commissaire, Conservatrice du Patrimoine en charge des Appartements historiques.

Notice d'œuvre et sélection de visuels



Attribué à Charles Joseph Lenoir (1844 -1899)

Pied de femme, dit *Pied de Rachel*

Deuxième moitié du XIX^e siècle

Terre cuite

H. 24,5 cm

Collection Duc de Morny (?) ; collection Pierre Fabius ; collection Ferrand ; don du docteur et de Madame Ferrand à la Ville de Compiègne, 1951 ; dépôt au château de Compiègne, 1951

IMP.897.1-2

Les moulages d'après nature de parties du corps humain étaient habituellement destinés aux écoles d'art ou de médecine, pour servir de modèles. Il n'en est rien de ce moulage de pied féminin dont la cheville est entourée d'un élégant rang de perles et d'une étoffe, qui se conçoit comme une œuvre d'art à part entière. Ce fragment évoque les restes de sculptures antiques retrouvés lors de fouilles archéologiques. L'attribution de ce pied à la célèbre tragédienne Rachel (1821-1858) apporte cependant une connotation fétichiste particulière à l'objet. Alors que les femmes montraient généreusement leurs épaules et leurs décolletés au XIX^e siècle, les pieds dissimulés sous d'amples robes suscitaient les phantasmes. Ce fragment du corps de l'actrice, nu et dans un rose terre cuite presque chair, se trouve érotisé de façon significative.

Il existe au musée de la Vie romantique à Paris un autre pied de Rachel dont l'inscription confirme son attribution, et une empreinte de son pas, dont le bord ornementé est similaire à la base de notre œuvre. Au nombre des

hommes qui se jetèrent aux pieds de l'actrice se trouvaient Alfred de Musset, Napoléon III, le prince Napoléon et le comte Colonna Walewski, dont elle eut deux enfants, tous susceptibles d'avoir désiré posséder ce souvenir intime.

Après elle, la comtesse de Castiglione multiplia les photographies de ses pieds nus. Actrices et danseuses furent les premières à paraître pieds nus sur scène à partir du début du XX^e siècle, rejetant les chaussons de danse contraignants au profit d'une liberté d'expression toute moderne. Au XXI^e siècle, la montée des marches à Cannes d'actrices pieds nus témoigne encore de la dimension ostensiblement érotique et revendicative des pieds nus dévoilés.



Voiture dite du Dauphin

XIX^e siècle (?)

Bois, cuir, métal, drap de laine, fils de soie

H. 85 cm, L. 165 cm, Pr. 80 cm

Dépôt puis don Henry d'Allemagne, 1931 et 1952

Musée national de la voiture, CMV. 86

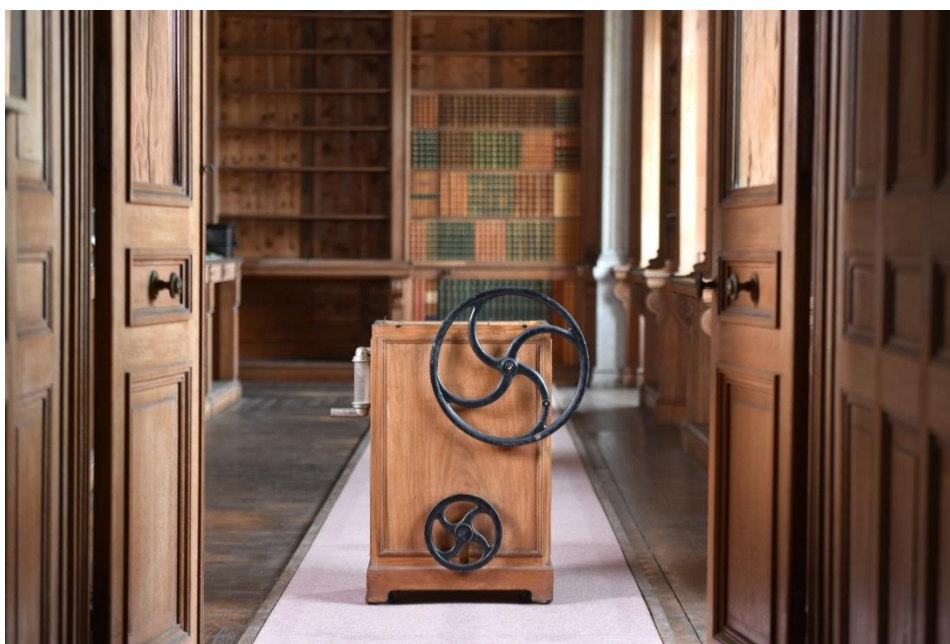
Cette voiture d'enfant est composée d'une caisse oblongue sculptée de larges rinceaux dorés sur fond vert dans un style rocaille, posée sur des ressorts à la daleine et soupentes, tandis que le train est à quatre roues et flèche à deux cols de cygne, peint en vert foncé réchampi d'or. L'arrière est doté d'une planche de laquais en forme de coquille. À l'avant de la caisse, telle une figure de proue, émerge une tête de monstre ailé aux yeux exorbités dont l'expression féroce vise à effrayer. Le timon est délicatement orné de rinceaux, également dans le goût rocaille et se termine par une tête d'aigle tenant dans son bec un petit palonnier.

La garniture intérieure, qui a été changée en 1890, est faite de la récupération d'un habit d'homme des années 1780 : il s'agit d'un drap de laine marron délicatement brodé au naturel d'un courant de fleurettes et de bouquets. À l'arrière de la caisse figure un dauphin, surmonté d'une couronne fermée flanquée d'une fleur de lis, peint en or sur un fond vert parsemé de fleurs de lis d'or (de sinople à un dauphin d'or couronné sur un semi

de fleurs de lis de même), dont la réalisation paraît récente et ne correspond guère aux armes du Dauphin de France.

Cette voiture d'enfant n'est pas un simple jouet, mais la réduction de voitures d'adulte destinées à initier les enfants à l'art de mener. Le Musée national de la voiture possède une importante collection de voitures d'enfant de types variés, à atteler ou à tirer dont plusieurs ont appartenu au prince impérial. La tête d'animal effrayant, réel ou fantastique, n'est pas exceptionnelle et cette mode perdure : on la retrouve par exemple, mais traitée de manière naturaliste, sur le traîneau au léopard de la Galerie des Carrosses de Versailles (vers 1730-1740) ou sur le traîneau dit « au lion » plus tardif (1860-1870), du Württembergisches Landesmuseum de Stuttgart.

Cette petite voiture d'enfant qui a appartenu à Henry d'Allemagne fut présentée à l'exposition des moyens de transport de Milan en 1906.



L'Aspirator Société anonyme

Aspirateur Express Aspirator

Vers 1906

Bois, métal

H. 94,5 cm, L. 66 cm, Pr. 42 cm

HIST.2025.1

La commercialisation de *L'Express Aspirator*, à la suite de l'invention du premier aspirateur motorisé en 1901, s'inscrivait dans le contexte d'un hygiénisme grandissant. Celui-ci poussait autorités publiques et particuliers à traquer la poussière, désormais vue comme vectrice de bactéries, dans les moindres recoins de meubles et sous tous les tapis. De nombreuses sociétés virent le jour pour se partager un marché émergent, comme la Société Française du Vacuum Cleaner, tandis que les brevets se multiplièrent. L'Aspirator, société fondée vers 1905, commercialisa ainsi très vite son propre outil, *L'Express Aspirator*, vendu comme un « appareil domestique de nettoyage par le vide ». Ce dernier fonctionnait par l'actionnement manuel ou électrique de la grande roue, entraînant l'activation d'un soufflet ou pompe destiné à aspirer la poussière en passant par un tuyau (que notre

exemplaire a malheureusement perdu). Les réclames publicitaires inondèrent les journaux entre 1906 et 1908, vantant l'efficacité et la simplicité d'utilisation d'un appareil qui « peut être actionné même par un enfant ». Si l'*Express Aspirator* était au départ destiné au ménage des hôtels, théâtres, restaurants ou autres lieux de visites et de réceptions particulièrement difficiles d'entretien (ce qui peut expliquer son utilisation au château de Compiègne dans ces années), les particuliers furent aussi très rapidement ciblés. Il bénéficia ainsi d'une affiche signée Édouard Bernard dès 1906 : celle-ci suggère que le maître de maison peut désormais lui-même se charger de l'aspiration de ses meubles, et soulager ainsi son personnel... On peut encore lire dans une publicité de 1907 : « Un Parisien digne de ce nom doit être vu à partir de cinq heures sur le boulevard, celui des Italiens. Mais bon nombre n'attendent pas l'heure snob, si l'on en juge par l'affluence élégante qui s'empresse dans les magasins de l'Aspirator » (*Le Temps*, 28 décembre 1907). Il semblerait cependant que l'*Express Aspirator* ait eu une existence très limitée dans le temps (entre 1905 et 1910 tout au plus), et la rareté de ses exemplaires aujourd'hui prouve qu'il n'a été que peu produit.



Mathieu Édouard Granger (1807-1880)

Deux panoplies d'armes

Vers 1855-1859

Tôle de fer, velours de laine

Livrées pour Napoléon III au château de Compiègne en 1859

C.63c et C.66c (1894 A)

Ces deux panoplies d'armes font partie d'un ensemble de dix qui couvraient les murs de la salle des Gardes du château de Compiègne sous le Second Empire. Commandées en 1855 à la demande de Napoléon III et livrées en 1859, elles rappellent la formation militaire de l'empereur et la passion de ce dernier pour l'histoire, l'archéologie et les armes anciennes, dont il constitua une collection personnelle, exposée au château de Pierrefonds alors en pleine restauration. Comme à Pierrefonds, le but était ici d'évoquer un Moyen Âge rêvé et chevaleresque. Cependant, rien d'authentique à Compiègne : les panoplies présentées ici ont été fabriquées par la maison Granger, spécialisée en bijoux et armures de théâtre. Celles-ci, très légères et évidées à l'arrière, ont d'ailleurs été occasionnellement portées par des acteurs à l'occasion des représentations théâtrales régulièrement données au château pendant les « séries » organisées par Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Nous sommes donc loin du conte de fée ... Ces armes reproduisent fidèlement d'authentiques équipements militaires, qui étaient alors visibles au musée d'Artillerie et au musée de Cluny à Paris, et de nombreux visiteurs du couple impérial s'y méprenaient. Par ailleurs, ces panoplies n'imitent en réalité pas nécessairement des armes médiévales, chacune étant consacrée à l'armement d'une période et d'une région : la panoplie C.63c imite l'armement anglais et écossais du XVII^e siècle, la panoplie C.66c le style français de ce même siècle.



Louis-Alexandre Gosset de Guines dit André Gill (1840-1885)

Flambeaux, *Jeune recrue affectée aux corvées de cuisine*

XIX^e siècle

Zinc

H. 34 cm, D. 11 cm (chacun)

Collection Jacques Mourichon ; don à la Ville de Compiègne, 1960 ; dépôt au château de Compiègne, 1960

IMP.1081.1-2

Les deux personnages représentés sur cette paire de flambeaux appartiennent au registre du comique troupier. Un jeune soldat naïf et maladroit, perdu dans un uniforme trop grand pour lui, les épaules tombantes et le regard fixe, est malmené par un sous-officier borné et autoritaire. Le duo pittoresque du vaudeville militaire des années 1840 continua de faire rire au café-concert jusqu'à la Première Guerre mondiale, avant de connaître un dernier succès au cinéma avec Bourvil et Louis de Funès dans les années 1970.

Portant de lourds seaux d'eau pour la corvée de cuisine, la jeune recrue découvre la vie de caserne et une autorité militaire dont elle ne comprend pas le sens. Le sergent ne fait pas meilleure figure, la bêtise des personnages étant destinée à provoquer le rire. Les textes écrits pour la scène et dans les revues satiriques reprenaient le phrasé oral populaire, mêlé d'un argot savoureux.

L'inspiration amusante et populaire des deux flambeaux est en adéquation avec leur auteur, l'illustrateur et chansonnier André Gill, connu pour sa verve comique. Caricaturiste de talent dans des revues satiriques souvent condamnées par la censure sous le Second Empire, Gill se produisait également dans les cabarets montmartrois. Si d'autres sculptures de sa main n'ont pas été identifiées, il est l'auteur de l'enseigne du Lapin agile, célèbre cabaret montmartrois, conçue à partir du calembour « Là peint A. Gill ».



Biscuit prussien

1871

Biscuit, papier

H. 2,5 cm, L. 15 cm, Pr. 13 cm

Collection Olivier Boutanquoi ; entré au château de Compiègne à une date indéterminée

Sans numéro

La question est moins de savoir ce qu'est un biscuit prussien, un pain de guerre susceptible de se conserver longtemps dans la besace des soldats, que de comprendre pourquoi le château de Compiègne en conserve un exemplaire. Son donateur, Olivier Boutanquoi (1873 ?-1934), instituteur à Nampcel, maire de Vieux-Moulin de 1929 à 1934, était féru de fouilles archéologiques et d'histoire locale de l'Oise. Membre actif de la Société préhistorique française, il fit notamment la découverte de deux menhirs à Trosly. Est-ce que, ne sachant que

faire d'un biscuit prussien, découvert au hasard de ses recherches, il eut l'idée de l'envoyer au château de Compiègne ?

Une histoire drôle, qui circulait abondamment lors de la guerre franco-prussienne de 1870, nous donne peut-être la clé de l'énigme. Elle parut dans *Le Journal de Paris*, le 10 décembre 1870, avant d'être reprise dans *Le Petit Journal* du 11 décembre 1870 ainsi que par d'autres quotidiens français. Collectionner un biscuit prussien était donc bien dans l'humeur de 1870, et sans doute digne du musée du Second Empire.



Chutes de peintures

XVIII^e-XIX^e siècles (?) et XX^e siècle

Huile sur toile

H. 157 cm, L. 167 cm

Découvertes en 1977 au château de Compiègne

HIST.2025.13

Ces bandes peintes pourraient constituer une œuvre d'art contemporain. N'est-ce pas l'ambition du mouvement *Arte Povera* de partir de matériaux bruts ou peu nobles pour faire émerger une œuvre dont le concept est premier ? Quel serait alors le concept artistique qui unit ces quinze bandes de dimensions variées et aux motifs colorés hétérogènes ? Si on peut deviner ici un drapé, là une végétation, une architecture ou une ligne d'horizon, aucune continuité, ni formelle ni stylistique, ne permet de les rattacher à une même œuvre dont chaque élément constituerait la pièce d'un puzzle d'un genre nouveau ou d'envisager une démarche plastique cohérente. Seul leur revers dans une toile claire similaire laisse supposer leur appartenance à un même ensemble peint.

Depuis 1977, date de leur « invention » - au sens archéologique du terme – dans un placard du château, ces morceaux de peintures ont vu leurs destinées liées. Reliés par un adhésif puis roulés ensemble, ils furent ainsi stockés selon un mode dont l'intérêt conservatoire nous échappe : gain de place, crainte d'un éparpillement, de perte ou de vol... ? En l'absence de texte ou de consigne transmises, ces chutes conservent leur mystère.

Seule une observation attentive permet de repérer que ces bandes constituent pour la majorité d'entre elles des bordures de tableaux. Des traces de dorure trahissent la proximité d'un cadre ; des anciennes pliures ou des trous laissés par des semences nous révèlent leur ancienne fixation à des châssis. Pourquoi toutes ces bordures découpées se trouvent-elles rassemblées au sein du château ? Appartiennent-elles à des œuvres qu'il fallut rogner sur les bords pour mieux les enchâsser dans les boiseries des décors ? Infructueuses jusque-là, les recherches pour rapprocher ces fragiles reliques des compositions d'origine ne demandent qu'à être approfondies.



Boîte contenant un doigt humain

Début du XX^e siècle ?

Laiton, coton, os

H. 2,5 cm, L. 8 cm, Pr. 6 cm (boîte fermée)

Don anonyme, 2021

HIST.2025.8

Extérieurement insignifiante, cette modeste boîte en laiton renferme une vraie curiosité. Une lettre capitale et un chiffre soigneusement calligraphiés à l'encre de Chine et au pochoir sur une étiquette trahissent un souci d'ordre et d'organisation et laissent supposer qu'elle appartient à une série. À l'intérieur, sur un petit coussin de coton, repose un doigt composé de ses trois phalanges. Une seconde étiquette permet de relier ce vestige humain au château de Compiègne. Une souple typographie à la plume, avec ses pleins et ses déliés caractéristiques de la « Belle Époque », nous apprend qu'il s'agit du « doigt d'un squelette (de femme) / trouvé dans une cheminée du château de / Compiègne. Appartements où résidait la / famille royale au 16^e et 17^e siècle ». La partie supérieure de l'étiquette et le petit intercalaire de laiton indiquent que ce doigt cohabitait avec un échantillon de marbre des Pyrénées, aujourd'hui disparu.

Loin d'éclaircir un mystère, ces étiquettes le nourrissent et donnent à cette boîte et son curieux contenu une force décuplée. Si la tradition familiale rapportée confirme bien l'existence d'une collection de gemmologie chez cet aïeul né en 1889 à Paris, pourquoi y inclure ce vestige organique ? Deux dates inscrites sur l'étiquette (1903 et 1906) nous renseignent sur la période de collecte. Le collectionneur avait alors respectivement 14 et 17 ans. Peut-il s'agir d'un simple canular de potache ? La nature humaine du vestige ne fait pourtant aucun doute. Alors de quelle période date ce doigt ? Est-il bien celui d'une femme ? De quand date sa découverte ? Dans laquelle des 1 337 pièces que compte le château ? Quel est alors son lien avec les petites et grandes histoires de la résidence ? Sa présence dans une cheminée ne révélerait-elle pas un besoin de dissimuler un crime ? Les technologies modernes permettraient certainement de répondre à quelques-unes de ces interrogations en chaîne qu'inspire immanquablement une telle relique. Mais, à l'encontre de la tentation de vouloir expliquer, n'est-il pas, pour une fois, du devoir de ses gardiens de conserver entier et de transmettre le mystère aux générations futures ?

VISUELS :

Tous les visuels de ce dossier de presse sont disponibles en haute définition sur demande auprès du [service communication par mail](#). Des vues de l'exposition seront également disponibles prochainement.

L'œuvre doit être reproduite dans son intégralité, ne doit être ni taillée, ni coupée, et aucun élément ne doit y être superposé. Chaque photographie doit être accompagnée de sa légende et du crédit photographique appropriés.

Autorisation de reproduction uniquement dans le cadre de la promotion de cette exposition. Toutes les images numériques fournies devront être détruites après leur utilisation.

INFORMATIONS PRATIQUES

Ouverture du Château

- Tous les jours de 10h à 18h (dernière admission : 17h15)
- Fermeture le mardi, le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai et le 25 décembre

Droit d'entrée

- Individuel : 10€ - tarif réduit : 9€
- Gratuit pour les moins de 26 ans, les adhérents des sociétés d'amis du musée et le 1^{er} dimanche de chaque mois pour tous

Accès



En train

Paris Gare du Nord – Compiègne (40 mn) ;
puis 10 min à pied de la gare, ou bus gratuits
(ligne 1 et 2, arrêt Magenta)

En voiture

Depuis Paris : Autoroute A1, 80 km, 1 h, sortie n° 9 ou n° 10
Depuis Lille : Autoroute A1, 150 km, 1 h 30, sortie n° 10

A propos du Château de Compiègne

Le Château de Compiègne est un haut-lieu de la vie de cour et de l'exercice du pouvoir.

Construit par Charles V, tous les rois de France jusqu'à Louis XIV y ont séjourné, témoignant ainsi de l'importance de ce lieu. Louis XV détruit le château originel pour mieux le reconstruire, puis Louis XVI poursuit son édification. Il sera réaménagé sous Napoléon I^{er} et Napoléon III.

L'originalité et la beauté du plus grand château néo-classique français, la qualité de ses décors intérieurs et de son mobilier, font de lui un ensemble unique. Aux côtés de Versailles et de Fontainebleau, le Château de Compiègne est l'une des trois plus importantes résidences royales et impériales françaises.

Classé au titre des monuments historiques, le Château de Compiègne offre aux visiteurs la découverte des Appartements royaux et impériaux, ainsi que plusieurs musées : le Musée du Second Empire, le Musée de l'Impératrice, le Musée national de la voiture et un parc labellisé « Jardin remarquable ».

En savoir plus

Notre site internet : chateaudecompiègne.fr

Suivez-nous sur les réseaux sociaux : [Facebook](#) – [Twitter](#) – [Instagram](#) – [YouTube](#)

Contact Presse

Eric VALDENAIRE

Chargé de communication et mécénat

Musées et domaine nationaux des châteaux de Compiègne et Blérancourt - chateaudecompiègne.fr

Tél : 03.44.38.75.99 – Courriel : eric.valdenaire@culture.gouv.fr